



Chapitre 1

Se dire au revoir

Les enfants Bonnot sont si nombreux que même leurs parents ont renoncé depuis longtemps à retenir leurs prénoms. Pour les reconnaître, on dit « Bonnot-la-Morve » (à cause de son éternelle goutte au nez), « Bonnot-deux-fois » (parce qu'il bégaie) et puis, « Bonnot-Bossu », « Bonnot-Boiteuse », etc. Ils sont arrivés d'on ne sait où, un matin, dans une vieille fourgonnette déglinguée qui a rendu l'âme sur le terrain vague à côté du supermarché. C'est là qu'ils se sont installés et, depuis, ils n'en ont jamais bougé.

Au début, on les regardait de travers, vous pensez, une tribu pareille !... On rentrait les poules, on fermait les portes à clé. Et puis, peu à peu, on s'y est habitué, parce qu'ils sont peut-être très moches, très sales et très pauvres, les Bonnot, mais ils n'ont jamais volé quoi que ce soit. Ils disent : « Bonjour, bonsoir, merci », et ont toujours le sourire aux lèvres.

Pour vivre, ils vont en famille chercher des trucs et des machins dans la décharge, qu'ils trient en tas de plastique, de verre, de ferraille, de carton, puis ils vont revendre tout ça pour une poignée de billets à des brocanteurs. Le soir, quand on passe à côté du terrain vague, on les entend rire et chanter autour d'une marmite dégageant des parfums d'épices du bout du monde. On se demande comment ils font pour être heureux dans leur baraque de tôle ondulée qui ressemble plus à une poubelle renversée qu'à une maison, et pourtant, ils le sont.

Mon copain, c'est Bonnot-Beau. À vrai dire, il ne l'est pas tant que ça, mais à côté de ses frères et sœurs qui ont tous le nez tordu, les oreilles décollées, les yeux qui louchent et autres bizarreries, il paraît presque normal, comme moi, quoi !

Moi, C'est Thomas, mais je me fais appeler Tom parce que ça fait plus nom de héros et que j'ai bien besoin d'en être un. Mes parents sont normaux, ma maison est normale, et normalement, je vais à l'école tous les jours. C'est

bien, le normal, mais à la fin on s'en lasse. Ça ressemble à la première page d'un livre qui n'en aurait pas d'autres : « Il était une fois Thomas... Point final. »

C'est pour ça que j'aime bien les Bonnot : chez eux, rien n'est normal, comme s'ils faisaient du camping toute l'année et allaient à l'école juste les jours de pluie, pour s'abriter. Pas d'heures, pas d'obligations. Mes parents ne disent rien, mais ils aimeraient bien que j'aie d'autres copains. J'en ai, seulement ils vivent comme moi : « Il était une fois Carlos... Il était une fois Nadège... Il était une fois Maxime... » C'est comme si j'avais déjà vu le film.

Ce matin-là, j'étais malade, mais dès que ma mère est partie à son travail, je me suis senti mieux. C'était déjà trop tard pour le contrôle de maths, j'avais tout le temps de retrouver Bonnot-Beau pour la pêche. On a un petit coin de verdure qu'on est les seuls à connaître, entre la voie ferrée et l'usine à gaz. Personne n'y va jamais, les gens disent que ça pue là-bas. C'est pas vrai, ça sent bien moins mauvais qu'au rayon « poissonnerie » du supermarché. C'est même peut-être plus propre à cause de la mousse d'eau de vaisselle qui flotte sur le ruisseau. Si jamais on sortait un poisson de là, on serait sûrs qu'il est bien nettoyé. Mais on n'en a jamais pris.

La tête de Bonnot-Beau est apparue au-dessus des herbes rouillées.

- Salut !

Ce coin-là, on l'a installé nous-mêmes, avec des vieux pneus de camion qui nous servent de fauteuils et une bâche en plastique qui nous protège du soleil et surtout de la pluie, parce que dans notre région, le soleil ne vient pas trop, il dit qu'il fait froid.

- Alors, ça mord ?

- Bof ! rien que des trucs que j'avais déjà, une botte en caoutchouc, pied gauche pointure 42, un guidon de vélo et un manche de parapluie.

- T'es pas bredouille, c'est déjà ça !

Je me suis installé, j'ai trempé mon fil dans l'eau et j'ai attendu. Comme tous les vrais pêcheurs, je ne pêche pas pour le poisson.

J'étais là pour passer un moment avec mon copain et je le sentais maussade, qui faisait de la poussière avec ses pieds, comme quelqu'un qui a envie de dire quelque chose mais qui ne sait pas comment s'y prendre.

- Beau temps, non ?

- Il ne pleut pas.

- Qu'est-ce qu'il y a, ça ne va pas ?

- Si, si... seulement faut qu'on parte.

- Qui ça ?

- Eh ben nous, les Bonnot. Le supermarché veut s'agrandir, ils veulent racheter le terrain vague. Faut qu'on parte, quoi.

- Mais où ?

- Je ne sais pas, ailleurs.

Du coup, j'en ai laissé passer une jolie boîte à gâteaux en fer blanc, qui est allée se coincer un peu plus loin dans les herbes, et j'ai lâché un gros mot.

Bonnot s'est gratté le nez :

- On était bien ici. Des coins de pêche comme ça, y'en a pas des masses.

Et puis les copains... Va falloir se dire au revoir comme on s'est dit bonjour.

Ça ressemblait à la fin d'un mauvais film, presque la fin du monde. Je suis resté un moment abasourdi par cette nouvelle, tassé dans mon pneu, puis je me suis redressé en balançant ma canne à pêche.

- C'est pas possible ! Faut faire quelque chose ! Tu me vois pêcher tout seul ici ?...

Bonnot-Beau a haussé les épaules.

- C'est pas grave, Tom, c'est la faute à pas de chance, c'est tout.